



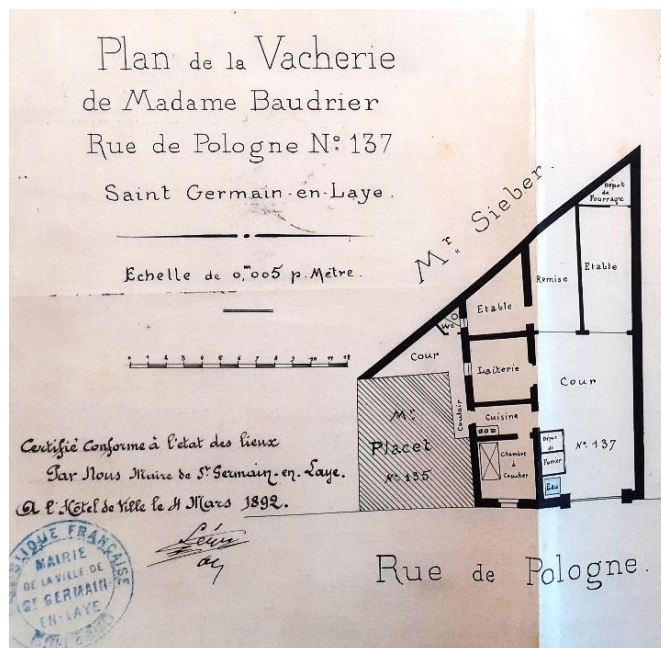
Nourrisseurs et vacheries, les laiteries de Saint-Germain au XIX^e siècle

Le lait, aliment trop fragile, était surtout bu dans les fermes et les hôpitaux ou bien transformé en beurre et fromage. Ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle que la demande urbaine s'accroît lorsqu'augmente la consommation de café et de chocolat, dégustés avec du lait. Les fermiers proches des villes y envoient chaque jour leur production mais très vite, elle ne peut satisfaire les besoins et les moyens de transports insuffisants empêchent de recourir aux éleveurs plus éloignés. De nouvelles réglementations, introduites par la Révolution, permettent d'installer en ville des étables qui seront appelées des « vacheries » pour fournir la ville en lait frais chaque matin. Chacune compte un petit nombre de vaches, souvent une à trois, achetées à un éleveur aussitôt après leur vêlage. Ces vacheries sont tenues par ceux qui seront dénommés au XIX^e siècle, des « nourrisseurs ». Les bêtes sont alimentées durant leur temps de lactation (maximum un an) avec du foin acheté à la campagne ou des drèches de brasserie, puis finissent par être revendues pour la viande. Saint-Germain suit ce modèle qui s'est imposé à Paris dès le début du siècle.

L'implantation de ces établissements suit une procédure d'autorisation stricte. Les dossiers comportant les plans et instructions techniques sont complétés par les pétitions et dépositions des enquêtes *de commodo et in commodo* : leur richesse permet de connaître l'évolution des normes d'hygiène et tout autant, ce que représente le lait frais pour la population saint-germainoise, permanente ou estivale.

Dès les années 1820, les vétérinaires s'inquiètent de la sécurité sanitaire dans ces vacheries et des risques d'épizooties (Jean Baptiste Huzard¹). Depuis 1806, les installations sont soumises à une enquête *in commodo*. En réalité on se rend compte que bien des établissements sont passés au travers et se sont installés sans autorisation et sans problème tant qu'un voisin ne se plaint pas. Il est donc impossible de comptabiliser les établissements et les vaches laitières avant 1880. À ce moment, la surveillance par les services vétérinaires de la préfecture devient plus sérieuse. Le vétérinaire de la ville se montre souvent plus accommodant.

Prenons l'exemple de Madame Baudrier². Elle était installée depuis 13 ans au 22 rue d'Ourches avec cinq vaches. Un propriétaire voisin, M. Sieber, se plaint de l'écoulement du purin sur la voie publique. Il s'ensuit une enquête vétérinaire et administrative.



En avril 1892, elle est autorisée à s'installer au 137 rue de Pologne, à condition de respecter un cahier des charges ; elle fait les travaux nécessaires et les voisins n'ont plus d'objection. Voyons ces conditions :

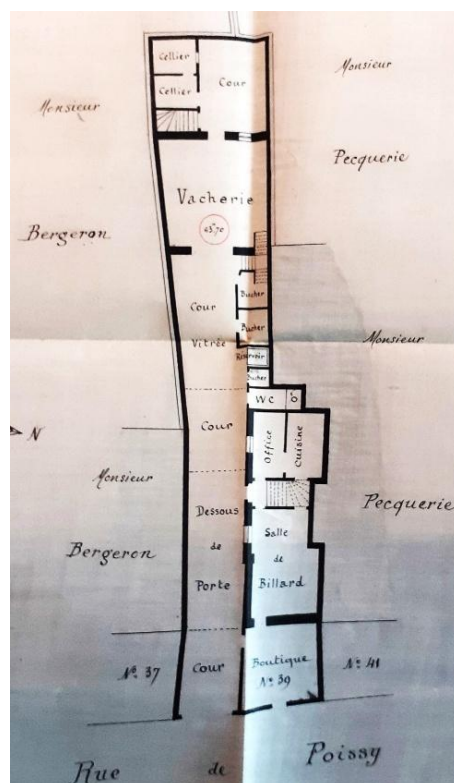
« 1. La largeur de l'étable sera d'au moins 4 mètres pour un seul rang de vaches, de 7 mètres pour deux rangs si les mangeoires sont adossées au mur, de 5 mètres si elles sont au milieu ;

¹ Jean-Baptiste Huzard, (1755-1838) vétérinaire français, auteur de plusieurs ouvrages vétérinaires, d'hygiène et de salubrité publiques, fondateur de la Société d'agriculture de la Seine.

² AD 78 - 7 M 202- 24

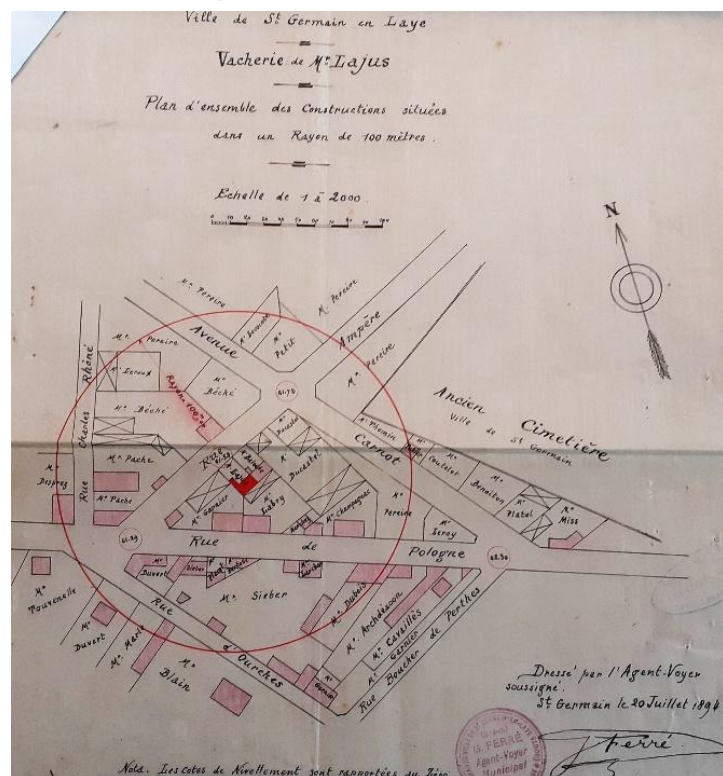
2. il sera réservé pour chaque vache une place d'au moins 1,50 mètres de largeur ;
3. Le sol de l'étable sera dallé et cimenté de manière à le rendre imperméable, il sera établi en pente un ruisseau servant à l'écoulement des urines qui seront reçues dans une fosse étanche, [...]
5. L'aération de l'étable sera assurée soit par des fenêtres latérales, soit par un tuyau s'élevant au-dessus des toits ;
6. Les murs seront blanchis à la chaux ;
7. l'établissement sera pourvu d'eau en quantité suffisante pour qu'on puisse procéder fréquemment au lavage de l'étable, la cour et du ruisseau ;
8. les fumiers seront recueillis dans une fosse étanche et enlevés régulièrement au moins une fois par semaine.

Par contraste avec cette vacherie qui répond aux critères de 1892, une demande en centre-ville, au 39 rue de Poissy est refusée en 1897 à M. Ferron. Le plan de cette maison à étroit pignon, avec une très longue arrière-cour, est caractéristique des vieilles maisons de Saint Germain. Sur la rue, l'établissement est un café avec billard. Après les toilettes et des resserres, le local dévolu à l'étable est étroit et peu aéré. Les clients du café refuseront cette installation. Ce cas est assez représentatif de la situation du milieu du XIX^e siècle devenue inacceptable.



ci-dessus : plan d'implantation d'une vacherie sollicitée sur la propriété Ferron, 39, rue de Poissy en 1897

ci-contre : Plan d'implantation de la vacherie de M. Lajus, rue Ampère, 1894



Il apparaît aussi que le nombre de vaches évolue en fonction de la demande. M. Lajus qui a été autorisé à exploiter huit vaches en 1894, en entasse dix de plus dans une sorte de hangar pour répondre à la demande de la clientèle estivale³. Quelques témoignages comme celui de Maurice Méry journaliste au *Gaulois*, nous montre ces Parisiens installés dans leur maison de campagne durant l'été, pour la bonne santé de leurs enfants⁴.

Les nourrisseurs connaissent la prospérité pendant un siècle, entre 1850 et 1950 environ. Leur déclin rapide est lié aux exigences sanitaires et surtout au développement des laiteries industrielles qui pasteurisent et stérilisent le lait.

Nadine Vivier

Pour en savoir plus :

Jean-Baptiste Huzard, *Instruction sur les mesures que les nourrisseurs doivent prendre pour opérer la désinfection de leurs étables et pour préserver leurs bestiaux de l'épizootie*, Imprimeries Royales, réédité 26 mars 1816.

Jean-Baptiste Huzard, *Essai sur la maladie qui affecte les vaches laitières des fauxbourgs et des environs de Paris*, sl, sd., 1794

Olivier Fanica, *Le lait, la vache et le citadin, du XVII^e au XX^e siècle*, Versailles, Éditions QUAE, c/o INRA, 2008.

Thomas Leroux, « La grande ferme des 5 000 vaches laitières de Paris, 1770-1815 », *Études rurales*, 2021, n° 207, p. 22-51

³ AD78 – 7 M 202 - 29

⁴ AD78 – 7 M 202 - 25